

Bibliographie

A. VAN GENNEP. — *Le Folk-Lore*, Coll. la Culture Moderne, Paris, Librairie Stock, 1924, in-18, 127 p.

Un tout petit livre, pour très grand public. Les collections de vulgarisation, depuis la guerre surtout, se multiplient, en même temps que leur format diminue. Signe des temps : une curiosité plus éveillée ; mais aussi plus pressée, et peut-être plus superficielle ; — et sans doute, le désir du livre à meilleur marché. Mais enfin, cette curiosité existe ; c'est un point de départ ; aux spécialistes de l'éduquer et de la cultiver — voire de la tenir en haleine.

A ce point de vue, ce petit livre est fort bien compris. Ce n'est pas, évidemment un manuel, même pour gens du monde — c'est trop mince — c'est un programme : l'énumération des grandes questions, et pour chacune l'exposition de quelques lignes directrices ; le souci constant de montrer l'attrait et la nouveauté des problèmes, un appel, à chaque page, à la collaboration des hommes cultivés qui vivent à la campagne — les meilleurs enquêteurs s'ils le veulent —, avec quelques indications méthodologiques qui ne sont pas superflues.

Le sous-titre porte « *Croyances et coutumes populaires françaises* ». M. Van Gennep restreint en effet le terme de folk-lore à l'ethnographie des populations européennes. Cela ne veut pas dire que ce volume soit inutile dans l'Afrique du Nord. Les grands problèmes sont les mêmes, et aussi les méthodes d'enquêtes. Reste, dans les détails, une transposition aisée à faire. Il est souhaitable que ce livre se répande largement : il est bien propre à éveiller des vocations.

Henri BASSET.

MASPERO (Jean). — *Histoire des Patriarches d'Alexandrie, depuis la mort de l'empereur Anastase jusqu'à la réconciliation des églises jacobites (518-616)*. (237^e fasc. Bibli. Ec. des Htes Etudes, Paris, Champion, 1923, in-8^o, 429 pages).

Le 17 février 1915, Jean Maspero, revenu au front après une première blessure, tombait à l'assaut de Vauquois, en entraînant sa section. Ce digne héritier d'un nom illustre avait déjà publié, malgré sa jeunesse, un monumental catalogue des papyrus byzantins du Musée du Caire et un ouvrage sur l'organisation militaire de l'Égypte byzantine, sans parler d'une série d'articles dispersés dans des revues. *L'Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, qui devait être une thèse de doctorat, restait en manuscrit. C'est ce manuscrit qui

vient de voir le jour, par les soins de MM. Haussoullier, Fortescue et Wiet ; la mort n'avait permis à M. Gaston Maspero que la mise au point des deux premiers chapitres.

Ce livre, inachevé en certaines de ses parties, traite des patriarches orthodoxes d'Alexandrie et, bien entendu, des multiples hérésies qui divisaient alors l'Égypte et la Syrie : il s'agit donc, à proprement parler, d'une histoire de l'Égypte chrétienne au VI^e siècle.

La *Revue Africaine* ne saurait garder le silence sur une question qui se rattache à l'histoire de l'Afrique du Nord. En effet, l'autorité du patriarcat d'Alexandrie s'étendait en fait, vers l'ouest, sur la Libye ; mais il prétendait en outre dominer spirituellement la Tripolitaine, l'Afrique proprement dite, la Numidie et la Mauritanie jusqu'au château de Septem (Tanger) ; ces prétentions, Justinien aurait même songé à les satisfaire en 536, après sa victoire sur les Vandales. Par contre, la richesse des grands couvents d'Égypte attira plus d'une fois les bandes berbères, notamment en 583 ou 584, époque où elles dévastèrent toute la contrée du Wadi Natroun (Scété). Plusieurs années après, les couvents de cette région restaient déserts, « parce que les Berbères entravaient leur recrutement ».

L'ouvrage commence par un exposé du monophysisme : cette hérésie forme en effet comme un des pivots de l'histoire de l'Église d'Orient. « La grandeur de l'effet étonne quand on observe la petitesse de la cause », remarque justement J. Maspero, qui ajoute : « Tout est obscurité dans la doctrine ; on ne lui connaît ni fondateur ni dogme précis ». On a voulu y voir une forme nouvelle de l'eutychianisme, élaborée par des inconnus à la fin du V^e siècle. Quant au dogme, il s'accorderait avec le *credo* du concile de Chalcédoine, sauf en un point : alors que ce concile reconnaissait « un seul et même Jésus-Christ, Fils unique, Seigneur en deux natures », les monophysites n'admettaient qu'une seule nature du Verbe incarné. En un mot, « la doctrine tient tout entière dans une équivoque verbale ». Elle n'en causa pas moins d'interminables et profonds désordres dont il convient de tenter un résumé. J. Maspero trace un tableau saisissant de la société égyptienne : Coptes se tenant soigneusement à l'écart du milieu grec des fonctionnaires et vivant dans l'admiration fanatique d'un passé qui surexcitait en eux le sentiment national. Ce sentiment national prolongea longtemps la vitalité du paganisme que l'hellénisme avait seulement effleuré ; et lorsque le christianisme finit par triompher, les Coptes voulurent du moins tenir la première place dans l'Église d'Orient et faire attribuer au trône pontifical d'Alexandrie la suprématie sur ceux d'Antioche et de Constantinople. En un mot, le patriarcat d'Alexandrie devient assez vite « une sorte de représentant de la race indigène en face du pouvoir central » et, en étudiant l'histoire du patriarcat, on étudie en quelque mesure celle des aspirations du peuple égyptien. C'est dire l'ampleur du sujet que J. Maspero renouvelle après les travaux de Vansleb (1677) et de Renaudot (1713).

A la mort de l'empereur Anastase (518), une intrigue de palais donna le pouvoir à Justin, dignitaire d'humble origine, peu soucieux de subtilités théologiques ; il voulut cependant réconcilier le pouvoir temporel avec la papauté. C'était déclarer la guerre au monophysisme. Or, l'éloignement de l'Égypte la servit et un patriarche hérétique put se maintenir à Alexandrie durant tout le règne. Mais les théologiens hérétiques y affluèrent de Syrie et d'Asie mineure, et de leurs discussions sortit une série d'hérésies secondaires.

C'est alors que Justinien, aussi épris de théologie que son prédécesseur en était insoucieux, décida d'unifier les confessions dans son empire. Mais sa politique religieuse fut flottante ; il ne gagna rien du côté monophysite et se compromit aux yeux des catholiques. En outre, son épouse Théodora, toute dévouée au monophysisme, entravait ses tentatives. En réalité, il est difficile de savoir au juste quel dessein il poursuivit durant quarante ans ; tantôt des rigueurs, tantôt des concessions, et une innovation dangereuse : l'extension du pouvoir temporel des évêques orthodoxes. Son neveu et successeur, Justin II, beaucoup moins théologien, continua cette politique incertaine. Or, tandis qu'en Syrie les hérétiques, sous la dynastie justinienne, furent en butte aux persécutions les plus violentes, en Égypte ils furent — à une ou deux bagarres près — simplement gênés dans la liberté du culte : « leurs martyrs, ce sont ceux qui ont fui », dit expressivement J. Maspero. Pour finir, l'Empire avait pu fonder une enclave byzantine au milieu des Coptes, mais non pas l'Église catholique égyptienne qu'il avait rêvée.

A cette époque parut le Syrien Jacques de Baradée dont le génie religieux devait ranimer le monophysisme agonisant. Il faut lire (p. 185 et sq.) le récit mouvementé des voyages de cet homme extraordinaire qui fait involontairement songer à l'apôtre Saint Paul et dont le nom se perpétue probablement dans le nom de *Jacobites* porté par les monophysites de Syrie (ceux d'Égypte se disent plutôt « Coptes »). La restauration était urgente, car l'hérésie mourait de ses divisions : une quinzaine de sectes se disputaient âprement les fidèles (cf. le résumé de leurs doctrines particulièrement p. 191 et suiv.) ; on conçoit ainsi quelle tempête religieuse sévit à Alexandrie dans la seconde moitié du VI^e siècle. Le monophysisme, il est vrai, se maintenait intact dans le reste de l'Égypte ; même il progressait en Nubie et chez les Ghassanides ; mais le siège du patriarcat n'en était pas moins perdu, ou peu s'en faut. Le reconquérir fut l'œuvre de Damién, le plus énergique des patriarches de son siècle, et qui passa son pontificat à lutter contre le trithéisme et contre le parti syrien ; il réalisa l'unification de l'Égypte, mais échoua dans celle des pays monophysites ; ce fut, sans doute, en 616, l'œuvre commune de son successeur Anastase, moins ambitieux et plus souple, et d'Athanase, patriarche d'Antioche, un saint dont le souvenir jette une clarté paisible sur le dernier acte du drame.

Telle est en résumé cette histoire que son auteur se proposait de

mener jusqu'à la conquête arabe. Il faudrait un jugement singulièrement étroit pour y relever les quelques flottements inévitables en toute œuvre de longue haleine qui demeure inachevée. Tout au contraire, on louera la précision et la clarté des exposés théologiques (notamment p. 89 sqq.), la sobriété rigoureuse des portraits (p. 80 sq. et p. 185 sq.), la largeur et la vivacité des vues d'ensemble (par exemple le tableau d'Alexandrie p. 39 sqq.), la couleur ou la poésie mélancolique de certaines pages (les anachorètes, p. 54 ; une entrevue à Philae, p. 235). Quant à la valeur historique de l'œuvre, elle est parfaitement définie en quelques lignes de l'abbé Fortescue, citées par M. Haussoullier à la fin de sa préface.

En ce dernier de ses travaux, J. Maspero se montre ce qu'il était réellement : artiste et homme de goût autant que savant accompli ; également habile à composer, d'une part ses poèmes pleins d'un émouvant pessimisme, d'autre part ses travaux d'érudition minutieuse et profonde.

Henri MASSÉ.

P. J. ANDRÉ. — *L'Islam et les Races*, t. I. *Les Origines, le tronc et la greffe*, XXVI, 270 p. ; t. II, *les Rameaux*, 325 p. ; in-8 Paris. Geuthner, 1922, avec préface de M. H. FROIDEVAUX.

Entreprise audacieuse ! Concentrer en deux volumes ce qui a trait à l'Islam, dans le passé et dans le présent ; retracer sa naissance et son évolution, suivre l'histoire de ses dogmes et de ses hérésies, exposer sa philosophie, décrire son organisation sociale, religieuse et politique, traiter les problèmes qui se posent aujourd'hui pour les Musulmans du monde entier ; mettre tout cela à la portée de quiconque s'intéresse à l'Islam sans en rien connaître encore, quel redoutable programme ! Mais aussi quels services peut rendre un ouvrage de ce genre, à l'heure où la curiosité publique, en France, commence enfin à se tourner vers l'Orient !

M. André était assurément armé pour tenter de remplir cette tâche. Capitaine d'infanterie coloniale, il a servi au Maroc et en Cilicie ; il a voyagé le long de l'Océan Indien. En outre, il a beaucoup lu.

Le plan de ces deux volumes est issu d'une métaphore. M. André a été très frappé par l'invasion des Mongols et des Turcs, fait réellement capital : il y voit la grande transformation dans l'histoire de l'Islâm, la greffe venue s'implanter sur le tronc, modifiant profondément le caractère de l'arbre. Plan, cependant quelque peu artificiel : il amène l'auteur à passer presque sous silence, dans ce livre intitulé *L'Islâm et les races*, le rôle capital joué, avant les invasions mongoles, par les influences persanes, même dans l'Islâm orthodoxe, surtout à l'époque des Abbasides. Il faudrait exclure du tronc des pays comme l'Égypte, et même

la Syrie et la Mésopotamie, où les influences réelles turco-mongoles ont été très limitées. Quant aux « rameaux » — les sectes et les établissements musulmans en pays plus lointains — il faut admettre qu'ils naissent tous au-dessous de la greffe. Acceptons pourtant cette métaphore qui se prolonge pendant deux volumes. Après tout, c'est un système d'exposition ; il n'en est pas où ne se décèle quelque artifice. Et M. André a fait un livre très vivant.

Seulement, il l'a écrit un peu vite. Entendons-nous : c'est un combattant ; nous ne songerons pas à lui reprocher de n'avoir pas pris le temps de châtier son style, encore que certains néologismes inutiles soient bien choquants (*musulmanisme*, par exemple), et quelques phrases par trop biscornues (ainsi t. I, p. 257 : peut-être est-il songé à faire de lui le futur khalife....) Mais il ne s'est pas toujours assez défié de son imagination, et quant à ses lectures, il lui est arrivé trop souvent de feuilleter d'une main rapide des ouvrages de premier ordre et de prendre d'abondantes notes sur de très mauvais articles de journalistes mal informés. Les gens peu au courant des choses de l'Islâm auront assurément grand intérêt à parcourir ces deux volumes ; ils feront bien de ne pas les lire trop attentivement. Car ils y trouveront des vues d'ensemble souvent fort acceptables, mais seront à chaque instant, dans le détail, induits en erreur. Qu'ils s'abstiennent de lire, notamment, tout ce qui a trait aux origines de l'Islâm et à ses institutions ; ces développements, où les considérations métaphysiques ou autres tiennent trop souvent la place des faits, reposent sur une formule radicalement fautive, qui revient comme un *leit-motiv* dans ces deux volumes — et dans bien d'autres d'ailleurs — : l'Islâm est une religion instituée par un nomade pour des nomades. Quelle méconnaissance de l'Islâm, né chez les citadins d'Arabie et qui en porte si fort la marque ! Quant au Prophète, « sa vie avait été celle d'un chef nomade vivant simplement sous la tente » (t. I, p. 39) : quel travestissement ! L'Arabe, sa tente et son chameau : cette conception romantique a la vie dure. On retrouve, encore ! cette idée périmée de la raison hygiénique de prescriptions comme les ablutions, la circoncision, ou le tabou du porc (t. I, p. 63). Il y a de graves inadvertances, de regrettables confusions ; Abou Bekr devient l'oncle du Prophète (t. I, p. 22) ; les versets du Qoran sont confondus avec les sôurates (t. I, p. 43), etc., etc. M. André affiche pour la transcription le mépris le plus tranquille. Dans ce livre qui s'adresse au grand public, il était bien naturel qu'il ne hérissât pas ses lettres de points, de traits ou de chevrons ; mais il n'était pas nécessaire que tous les noms propres, tous les mots transcrits de l'arabe, ou presque, fussent défigurés. Rendons cette justice à l'auteur : ce n'est pas systématique ; la plus grande fantaisie, au contraire, a inspiré ces transcriptions.

Les pauvres mois arabes, surtout, prennent les formes les plus diverses et les plus inattendues. Les deux derniers sont successivement *Zoukad* (I, p. 33), *Dolqadat* (I, p. 59), *Roukad* (I, p. 70) et *Hādja*, *Doul Hādja*, *Zuhleggia* (I, p. 262). A quatre lignes de distance, la même confrérie est appelée *Qadria* et *Khadiria* (t. II, p. 32). A chaque page, quelque correction s'impose. Tout cela n'aurait peut-être pas une très grande importance si ce travail s'adressait à des spécialistes, qui rectifieraient d'eux-mêmes ; pour le grand public, c'est plus grave.

En somme, cet ouvrage, estimable à bien des égards — on y trouvera notamment une intéressante vue d'ensemble de l'Islâm en 1922 — aurait besoin d'une mise au point très sérieuse : il est regrettable qu'elle n'ait pas été faite avant l'impression.

Henri BASSET.

René VALET. — *L'Afrique du Nord devant le Parlement au XIX^e siècle (1828-1838 — 1880-1881). Etude d'histoire parlementaire et de politique coloniale.* — Paris, Ed. Champion, 1924, in-8.

Nous sommes mal renseignés sur les manifestations de l'opinion publique en France à l'égard des possessions françaises dans l'Afrique du Nord. Cela tient surtout à ce que la lecture des débats parlementaires, le dépouillement des articles de journaux et des brochures de circonstance ont d'interminable, de suranné, de fastidieux. Si ce travail a été fait récemment en ce qui concerne l'expédition d'Alger, par A. Julien et G. Esquer, il n'en est pas de même pour les années postérieures, c'est-à-dire pour toute l'histoire de la pénétration française en Afrique.

M. Valet ne s'est pas laissé rebuter ; avec beaucoup de conscience il a lu tous les discours dont la question d'Alger de 1830 au lendemain de la prise de Constantine, puis l'expédition de Tunis (1880-1881) (1) ont été l'occasion dans les Chambres. Il a consulté également un grand nombre de brochures contemporaines des événements et les ouvrages essentiels publiés sur le sujet. Sa documentation est donc solide, et sa bibliographie rendra des services. D'autre part le résumé qu'il nous donne des divers discours est clair, suffisamment complet, et nous permet de suivre les variations de l'opinion parlementaire. Son livre est le résultat d'un travail considérable qui mérite la sympathie.

M. Valet a donc tiré bon parti des documents que lui fournissaient les archives et les bibliothèques d'Alger, qui, malheureusement, présentent de nombreuses lacunes. Il est regrettable que

(1) Le livre contient en effet moins deux parties d'un même ouvrage que deux sujets distincts dont chacun forme un tout indépendant et complet.

l'auteur n'ait pu compléter cette documentation par le dépouillement des collections des journaux français où abondent les articles de fond et les informations de toutes sortes sur l'administration et la colonisation de l'Algérie et de la Tunisie, et aussi en consultant les documents des Archives du Quai d'Orsay (1). Nous connaissons bien par le livre de M. Valet les déclarations des différents présidents du Conseil, mais non la raison qui les a dictées. Or cette raison peut se trouver dans telle conversation diplomatique, dans telle dépêche de nos représentants à l'étranger. De même, l'attitude « anti-coloniste » de certains parlementaires a pu être inspirée par le souci de défendre des intérêts d'ailleurs respectables. A une époque où l'Algérie apparaissait comme île à épices devant faire concurrence aux produits des vieilles colonies ou de la métropole, certains intérêts se trouvaient menacés. Il n'eût pas été inutile de savoir à quoi s'en tenir sur la personnalité et les aboutissants des de Sade, des Desjobert, etc.

Ceci n'est pas une critique, mais une constatation d'ordre général. Etant donnée la dispersion dans les dépôts d'archives et les bibliothèques de la métropole de la documentation indispensable, le travailleur ayant ses attaches à Alger, se trouve, du fait de son éloignement, dans des conditions de travail défavorables, qui expliquent la rareté, la lente succession des bons travaux d'histoire algérienne.

Il n'en reste pas moins que M. Valet nous a donné pour une période importante de l'histoire de l'Algérie française, un livre qui rendra aux historiens de précieux services.

G. ESQUER.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE. — Collection de Documents Inédits sur l'histoire après 1830 — II^e série. — Documents divers.

II. — *DOCUMENTS RELATIFS AU TRAITE DE LA TAFNA (1837)*, par Georges Yver, Alger, J. Carbonel, 1924, in-8.

Le traité conclu au camp de la Tafna le 30 mai 1837 entre Bugaud et Abd el Kader répondait à une double préoccupation du ministère Molé : assurer la pacification de l'ouest de la Régence de manière à laisser toute liberté de réparer l'échec subi l'année précédente par Clauzel devant Constantine, — en même temps réaliser le système d'occupation restreinte de nos possessions dans le Nord de l'Afrique, système en faveur dans le gouverne-

(1) Pour la partie algérienne du sujet, naturellement, en raison de la date au delà de laquelle les documents des Affaires étrangères ne sont pas communiqués au public.

ment et les milieux parlementaires, surtout pour des raisons d'économie. Le pays serait divisé en deux zones : l'une, occupée par les troupes françaises et s'étendant le long de la côte avec Oran, Arzew, Alger, Bône et Bougie ; l'autre abandonnée à des chefs indigènes choisis parmi ceux ayant dans le pays des attaches et jouissant d'une autorité suffisante. A l'ouest, Abd el Kader sur le compte duquel on avait à Paris de singulières illusions, apparaissait comme la seule personnalité susceptible de faire régner la paix sous la souveraineté de la France.

Le soin de réaliser ce programme fut confié à des partisans de la nouvelle politique. Le lieutenant-général Damrémont qui avait jugé sévèrement l'œuvre et les tendances de Clauzel le remplaça au gouvernement général ; en même temps le lieutenant-général Bugeaud qui, l'année précédente, avait remporté sur l'émir un succès incontestable à la Sikkak, recevait le commandement de la province d'Oran, avec mission de traiter avec Abd el Kader. Sa mission, commencée en mars 1837 prit fin au mois de décembre suivant.

Les documents publiés par M. Yver correspondent à cette période. Provenant des archives du Gouvernement Général de l'Algérie et du Ministère de la Guerre, ils comprennent les lettres de Bugeaud, du Ministre, d'Abd el Kader, de Damrémont, de Ben Durand, etc., les rapports de l'intendant civil Bresson et sont utilement complétés par un certain nombre de pièces annexes parmi lesquelles le texte du traité de la Tafna, dont il a été d'ailleurs impossible de retrouver l'original arabe. Tout cela est édité avec autant de soin que d'exactitude ; l'annotation réduite à l'indispensable n'omet d'identifier aucun nom de personnage ou de lieu, ni d'éclairer ou de compléter le texte.

Ces documents sont d'un très grand intérêt. Ainsi que le remarque M. Yver dans son introduction sobre et substantielle que l'on a pu lire dans cette revue (1), ils permettent « non seulement de suivre, pour ainsi dire jour par jour, la marche des négociations mais encore d'en constater les premiers effets et d'en noter les premières répercussions dans la province d'Oran et même dans les autres parties de la Régence. » Sur le traité de la Tafna les historiens sont incomplets et peu précis. Grâce à la publication de M. Yver dont un index des noms propres rend l'emploi singulièrement commode nous sommes en possession d'un recueil de textes aussi complet que l'on pouvait l'espérer et nous pouvons nous faire une idée exacte des négociations qui ont abouti à l'un des faits capitaux de l'histoire de l'Algérie française.

Nous espérons que M. Yver, qui a déjà publié dans la même

(1) *Revue Africaine*, 3^e-4^e trimestres 1923, p. 529.

collection, l'importante correspondance du capitaine Daumas pendant son consulat auprès d'Abd el Kader (1) ne nous fera pas attendre l'histoire du traité de la Tafna qu'il est le seul à pouvoir écrire.

G. ESQUER.

Charles POUCHER. — *Souvenirs et impressions recueillis au cours d'une période d'action coloniale de cinquante-cinq ans (1867-1922)*. — Paris, R. Chiberre, 1924, in-16.

Venu en Algérie à 19 ans comme employé au P. L. M. algérien. L'auteur a commencé en 1875 une carrière de colon qui a duré près d'un demi-siècle.

Certes, aucune des nombreux faits que rapporte son livre n'apparaît comme sensationnel et ne frappe de façon particulière. Ils n'en forment pas moins l'histoire au jour le jour, singulièrement attachante, d'un colon algérien, de ses déboires, de ses réussites, de ses relations plus ou moins cordiales avec ses voisins, les indigènes, les diverses administrations. Écrit sans prétentions, rempli d'anecdotes, non-seulement ce livre se lit sans ennui, mais il est fort instructif. Il serait à désirer que chaque famille de colons publiât ainsi son livre de raison. De semblables documents rendraient d'inappréciables services aux historiens de l'Algérie ; ils feraient aussi mieux connaître au public français l'œuvre accomplie par leurs frères d'outre-mer.

G. ESQUER.

(1) *Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara, 1837-1839.*